



M. 2, 523.

K. M. II, 594.

74.



LES
CONFESSIONS
D'UN FAT.

PAR
M. LE CHEVALIER
DE LA B***.

PREMIERE PARTIE.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DES LECTEURS.
M DCC L.





LES
CONFESSIONS
D'UN FAT.



I L en est de la fatuité à peu près
comme de la fausse Philoso-
phie. Le Fat & le Philoso-
phe ne sont pas nés avec le caractère
qu'ils affectent: il en coûte à tous deux
pour secouer le joug de la nature & de la
raison; & ce n'est pas assurément sans
beaucoup de violence que l'un & l'autre
parviennent à ce degré d'impudence qui
les rend peut-être plus malheureux que
méprisables, & qui est sans contredit le
chef-d'œuvre de la fausse gloire.

Je suis en droit d'en parler avec cette
assurance. Ces deux Sectes n'ont rien de
secret pour moi: j'ai été tout aussi Fat
qu'on l'est aujourd'hui, & tout aussi Phi-

lofophe qu'on fait semblant de l'être. Je plains bien sérieusement ces deux espèces de foux, mais le Fat emporte la plus sensible partie de ma compassion: plus exposé que le Philosophe à rougir de son état, il est peu d'instans dans la journée qui ne le rende plus méprisable même à ses propres yeux. Le Philosophe a communément un sombre dans l'humeur, qui ne lui permet pas de sentir les véritables agrémens de la société, & qui conséquemment lui épargne ce sentiment de regret que ses pertes lui couteroient sans doute, s'il avoit le malheur de les connoître. Le peu d'habitude qu'il a des femmes, le peu de plaisirs qu'il se permet, & le peu de sentiment qu'il met dans ses plaisirs, le sauvent du murmure de son ame, ou lui laissent du moins le triste pouvoir de se sauver de l'impression trop forte qu'il pourroit produire en lui. Mais le Fat est bien éloigné d'avoir le même avantage: Victime éternelle de sa misérable vanité, il est obligé de lui sacrifier sans cesse son penchant à l'amour, son goût pour telle ou telle femme qu'il estime malgré lui, qu'il trouve charmante, & dont il pourroit se flater de fixer le

cœur s'il vouloit le mériter. Le Philosophe dit du mal des femmes, il les fuit, & perd ainsi tous les avantages de l'homme raisonnable & tous les plaisirs de l'homme sensible; son malheur n'est pas grand, parce qu'il ignore par lui-même le tort qu'il se fait, & que les femmes dédaignent de l'éclairer ou de le punir. Mais un Fat à qui il ne manque communément qu'un peu de raison pour être un homme aimable, ne sçauroit avoir aussi bon marché, soit de lui, soit des femmes: plus il pourroit être aimable, plus il les offense, & plus il sent qu'il perd. Mille petites avances qu'on lui fait, mille railleries ouvertes qu'il a à souffrir, les préférences qu'il pourroit obtenir sur des Rivaux qu'il prévoit que le dépit va rendre heureux, celles dont il n'a pas voulu profiter, & dont il voit jouir paisiblement des gens fort audeffous de lui, tout enfin jusqu'à ces plaisirs qu'il accorde quelquefois à la nature, plaisirs dont dans le fond de son cœur il méprise souvent & le goût & l'objet, tout, dis-je, concourt à lui faire sentir son erreur & à l'en punir.

JE ne pousserai pas plus loin ce parallèle; les dissertations ne me vont pas.

6 LES CONFESIONS

J'ai voulu défendre une pensée qui m'a paru raisonnable & naturelle; ce que j'ai avancé suffit, je crois, pour la mettre à l'abri de toute objection, quelque dénuée de preuves qu'elle soit; parce que, ce que je soutiens, je l'ai senti, & que tout le monde convient que le sentiment fait preuve en tout.

REDUISONS tout ceci à deux points. C'est un grand malheur que d'être un Fat, c'est un plus grand malheur encore d'en affecter les sottises & d'avoir un caractère qui les défavoue. Je donne mes Mémoires pour preuve de la vérité de mon opinion. Je serai assez payé de mes soins, si les femmes pour qui j'écris principalement, s'en amusent; mais je ne serai bien content, ni d'elles ni de moi, si elles ne font que s'en amuser.

MON dessein est de leur donner un témoignage public de mes regrets, dans l'aveu sincere que je leur présente de mes erreurs; je veux encore que dans ces regrets elles y trouvent la preuve des avantages qu'elles ont sur nous, & la règle de la conduire qu'elles doivent observer pour les rendre utiles à leur gloire & à leur bonheur. Je veux enfin qu'elles sentent

& même qu'elles conviennent qu'elles m'ont quelque obligation.

MON éducation fut celle d'un homme de qualité. On voulut m'apprendre beaucoup de choses qu'on ne sçavoit pas, & que je n'ai jamais sçues.

RESTE' libre à vingt ans par la mort de mon pere, je quittai tous mes exercices, & j'entrai dans ce labyrinthe éternel, qu'on appelle le monde.

J'AVOIS de l'esprit, mais beaucoup moins que je ne m'en trouvois; ma figure étoit agréable, mon humeur enjouée & complaisante, j'étois riche & généreux.

CES qualités composent tout le mérite qu'on demande à un jeune homme, & quand elles sont ornées d'un certain air de suffisance, on peut se flater de parvenir.

J'AVOIS vu de fort aimables femmes chez le Marquis de ** mon pere, & mes yeux n'étoient pas ce qu'elles avoient occupé le plus. J'avois toujours senti en leur présence je ne sçais quelle impression de plaisir qu'il me sembloit que j'aurois voulu leur communiquer. Leurs agaceries me touchoient vivement, j'en jouis-

fois encore, lors même que je ne faisois que me les rappeler: j'aurois bien voulu leur proposer une certaine preuve de reconnoissance; mais le respect me retenoit toujours. Une femme de chambre de ma mere eut la complaisance de me tirer tout d'un coup du néant de l'inexpérience.

CES petites Créatures commencent ordinairement le Roman d'un jeune homme. Il semble que la nature ait voulu les dédommager par là des désagrémens d'un état souvent bien audessous de leurs qualités, & toujours si opposé à leurs inclinations.

SI un premier hommage est du prix que les femmes nous assurent qu'elles lui trouvent, j'en connois qui voudroient bien sans doute troquer de condition avec leurs femmes de chambres: car il y a telle de ces espèces-là qui de pere en fils, trouve le secret d'avoir tous les premiers honneurs d'une maison.

FANCHON ne me donna pas précisément l'esprit de la fine galanterie, mais elle m'en donna le goût, & ce goût, quand le sentiment le cultive, mène bientôt à la perfection de la pratique.

DANS les premiers jours de ma nou-

velle éducation, je fus un petit démon de concupiscence: je maigrissois à vue d'œil, mais je m'en moquois; je ne connoissois pas encore l'importance d'une figure vermeille; d'ailleurs je ne voulois plaire qu'à Fanchon, & la coquine avoit tant de générosité dans le caractère, que plus je maigrissois, plus elle metrouvoit aimable.

Nous sommes d'étranges espèces, nous autres hommes: nous voulons qu'une femme qui se livre à nous, imite encore la décence lors même que nous la pressons de n'imiter que nos transports; nous voulons aussi qu'elle nous excite à la volupté par le sentiment des plaisirs qu'elle inspire, c'est-à-dire, que nous exigeons que dans ces momens où toute la nature est réduite à ce que nous sentons, où l'ivresse de nos sens anéantit notre raison, une femme conserve encore l'apparence de la vertu, qu'elle nous fasse mourir de plaisir, & qu'elle n'en prenne qu'autant qu'il en faut pour rendre plus délicieux celui qu'elle nous inspire. En vérité les femmes sont bien à plaindre.

Je ne fais pas cette réflexion pour rien, j'ai eu souvent l'injustice que js viens de

condamner, & c'est pour en faire mes excuses à toutes les femmes que j'en ai rendu la victime, que je l'ai faite.

FANCHON, par exemple, méritoit cette attention de ma part: la pauvre fille m'aimoit avec la plus grande sincérité du monde; elle étoit extrêmement jolie, elle avoit pour moi des complaisances que tout homme eût eues pour elle, & l'ingratitude la plus noire fut le prix des dangers où son amour l'avoit jettée mille fois.

CE ne fut pas tout d'un coup que je sentis que j'allois ne plus rien sentir pour elle: je n'étois pas fait pour être injuste impunément; & comme l'indifférence où j'allois tomber ne pouvoit être qu'une injustice, elle ne se produisit que pas à pas, afin que je ne fusse pas effrayé du crime qu'elle m'alloit faire commettre. Je dis du crime, parce que, quoi qu'on en dise, ç'en est un dans les principes des vrais honnêtes gens de quitter une femme dont on est tendrement aimé, & qu'on est encore honnête homme à sa première aventure.

JE rougis de mes sentimens dès que je m'apperçus de leur diminution. Fanchon me devint à charge, & je pris pen-

dant plusieurs jours autant de précautions pour éviter sa rencontre, qu'on en prend ordinairement pour se procurer le plaisir de voir ce que l'on aime. Ma perte couloit trop à son cœur pour qu'elle ne fit pas de nouvelles tentatives pour me ramener à l'amour.

J'EUSS la cruauté de lui faire un crime des effets naturels d'une passion, que je lui avois donné le droit de me prouver sans cesse; puisque je lui avois juré cent fois qu'elle faisoit mon bonheur.

SUITE ordinaire de l'infidélité, quand on aime, quelqu'obscur que soit l'état de l'objet aimé, tous les soins flatent, la vanité y gagne presque autant que le cœur; il semble qu'on en devient plus considérable, on sent du moins quelque chose qui approche de ce sentiment. Quand on n'aime plus, les choses rentrent dans leur premier état, les moindres attentions pèsent, moins parce qu'on sent malgré soi qu'elles méritent un retour dont on ne veut plus les payer, que parce que l'on se reproche le plaisir infini qu'on trouvoit autrefois à les prévenir & à les reconnoître. La vanité prend la place de l'amour, & l'ingratitude succède à la générosité.

Fatigué de l'opiniâtreté de Fanchon, & ne voulant pas me donner la peine de lui parler, je lui fis remettre cette lettre par un inconnu.

„ Vous auriez dû vous épargner le dé-
 „ plaisir que je vais vous causer, c'eût
 „ été me rendre service, car enfin je ne
 „ suis point cruel, & je ne me vois point
 „ sans douleur contraint d'agir avec vous
 „ comme si je l'étois. Il me semble que
 „ je vous avois assez bien prouvé que
 „ vous ne deviez plus penser à moi, pour
 „ vous le persuader; & vous auriez dû
 „ connoître à ces marques d'indifférence
 „ que je vous ai données, que j'étois re-
 „ devenu votre maître. L'amour ou
 „ peut-être même le libertinage, & la
 „ vanité vous ont fait trouver un trop
 „ grand prix dans les liaisons que j'ai eues
 „ avec vous; vos avantages vous ont
 „ aveuglée; vous n'avez vu que votre
 „ maître dans votre amant; vous aviez
 „ cependant assez d'expérience pour sça-
 „ voir qu'un jour les choses changeroient,
 „ & pour ne vous point livrer follement
 „ à une illusion qui devient presque tou-
 „ jours nécessaire au bonheur de la vie,
 „ pour peu que le sentiment lui prête de

„ charmes. Je vous plains, Fanchon,
„ si vous m'aimez ; mais quelque pitié
„ que vous m'inspiriez, ma gloire me
„ force à vous dire que si vous ne pou-
„ vez vous contraindre à redescendre
„ dans votre premier état, il faut absolu-
„ ment demander votre congé à ma
„ mere.

VOILA sans doute une injustice bien décidée, je croyois cependant qu'on ne pouvoit me refuser des louanges. Aveuglement ordinaire d'un cœur que le mauvais exemple a soumis à la vanité. Les gens de qualité croient honorer les femmes qu'ils déshonorent, ils rougissent des sentimens qu'ils ont eus pour elles, quand leurs sens n'en retirent plus le même avantage ; ils les méprisent bientôt, ils les offensent parce qu'ils se flatent d'effacer par-là le tort qu'ils croient s'être fait. Noblesse imaginaire, bassesse véritable. La vraie gloire consiste à estimer les autres ce qu'ils valent : tout homme de qualité qui rougit d'avoir eu des liaisons avec une femme dont les sentimens relèvent la fortune, est un Fat.

FANCHON avoit eu de l'éducation, on

va juger par la réponse qu'elle me fit, si elle en avoit mal profité.

„ JE vous obéirai, cruel, je demanderai mon congé, & vous serez délin-
„ vré pour jamais d'une malheureuse dont
„ la présence doit, malgré vous, humili-
„ er furieusement cette même vanité à
„ laquelle je sens bien que vous me sacrifiez ;
„ mais du moins souffrez que je
„ jouisse encore une fois de mon amant ;
„ ne vous offendez point de ce mot : Vous
„ voulez que je vous respecte, hé ! n'est-ce
„ pas vous respecter que de vous adorer
„ Vous voulez ma mort,
„ cruel, car un amour extrême ne met
„ point de différence entre la mort & une
„ infidélité. Vous voulez que je ne sente
„ plus, que j'oublie tout le plaisir qu'il y
„ a à aimer, quand on a mis dans la pas-
„ sion tous les plaisirs, tous les devoirs,
„ toutes les vues, tous les sentimens en-
„ fin. Hélas ! devois-je m'attendre au
„ coup affreux que vous m'avez porté ?
„ Mon ardeur & mon innocence vous
„ ont-elles inspiré le prix dont vous les
„ payez ? Je ne vous rappellerai point les
„ plaisirs que je m'occupois sans cesse à
„ vous faire sentir, le mépris que vous

» en faites ne me donne aucun droit de
» reproche, puisqu'il est décidé que l'ima-
» gination leur prête leurs plus grands
» charmes, & qu'une autre que moi vous
» en eût fait peut-être sentir de plus vifs;
» mais il n'en est pas de même des senti-
» mens que j'avois pour vous, ils étoient
» l'ouvrage des vertus que vous me faisiez
» paroître, vos sermens m'avoient don-
» né le droit de m'y livrer, & de les re-
» garder comme un lien qui attachoit vo-
» tre cœur au mien pour jamais. Victi-
» me de mes propres vertus, ma délica-
» tesse a séduit ma raison, je vous ai aimé
» avec toute la confiance de l'estime, je
» vous perds paree que je vous ai trop
» aimé; & pour comble de maux, trop
» de délicatesse, trop de solidité rendent
» inutiles les secours que je pourrois tirer
» de votre injustice: je vous aimerai tou-
» jours, & mon amour me rendra tou-
» jours malheureuse Je ne suis
» point étonnée que vous me soupçon-
» niez de libertinage & de vanité; les in-
» justices se suivent, celle-ci est trop au-
» dessus de moi pour m'offenser. Plût
» au Ciel que vous ne m'en eussiez point
» fait de plus sensibles! Adieu,

„ Monsieur, vous regreterez peut-être
 „ quelque jour de m'avoir si peu connu,
 „ & de vous être si fort estimé; la vanité
 „ vous a séduit, le malheur vous éclai-
 „ rera, vous aimerez des femmes que
 „ vous croirez vous valoir, & qui ne me
 „ vaudront pas. Leurs défauts & leurs
 „ vices vous montreront les choses dans
 „ leur vrai jour, vous les mépriserez,
 „ vous gémirez, vous me regreterez;
 „ j'atteste le Ciel que je ne le souhaite pas:
 „ je serois trop vengée.

J'ÉPROUVAI à la lecture de cette lettre,
 que nous ne sommes point cruels impu-
 nément: il s'éleva dans mon cœur je ne
 sçais quel trouble, qui dura près de deux
 jours, & qui m'attachoit chaque instant
 davantage au sort de ma victime. Je crois
 qu'un rien eût été capable de m'attendrir
 & de me rendre équitable. Ce trouble
 se dissipa enfin, Fanchon demanda son
 congé; & comme je ne doutois pas qu'elle
 ne refusât le bien que je lui voulois faire,
 je fis confiance à ma mere de mes
 desseins, & de mes motifs. Fanchon
 reçut cinquante louis de sa main comme
 une récompense de ses services, & se re-
 tira dans une maison religieuse où elle
 mourut

mourut deux mois après de douleur & d'amour.

LE torrent du monde avoit commencé à m'entraîner dès l'instant que je m'étois dégoûté de Fanchon, son départ acheva de m'y précipiter.

Tout est enchantement dans le monde pour un jeune homme: cette espèce d'uniformité qu'il y a entre les deux sexes, ce rouge, cet éclat des équipages, des diamans, cet air de coquetterie, ces apparences de sentiment, ces plaisanteries respectives, ces complaisances mutuelles; toutes ces variétés enfin qu'on y découvre sans cesse séduisent l'esprit & le cœur d'un jeune homme, & forment pour lui le plus étonnant spectacle de l'univers.

LA séduction finit où l'expérience commence. Bientôt un homme d'esprit ne voit plus dans cette chaîne de prodiges, que les effets naturels des travers de l'esprit humain: l'imagination n'est plus qu'amulée, le cœur n'est plus que remué, on oublie presque, que les hommes & les femmes seroient beaucoup mieux s'ils se ressembloient moins.

IL entroît beaucoup de sensibilité dans mon caractère, toutes les femmes m'in-

I. Partie.

B

teressoient, je brulois d'avoir quelqu'engagement de cœur; mais insensiblement je découvrois que l'amour n'étoit presque que comme un meuble de parade dans les cercles où je vivois, qu'on ne le sentoit point, & qu'on le jouoit même fort légèrement; & cela m'effrayoit. Je trouvois toujours ma raison aux prises avec mon cœur; je redoutois le ridicule dont je me couvrirois si je me laissois entraîner à un penchant que l'usage rendoit si dépravé.

JE fus quelque tems dans un embarras extrême: le sentiment l'emporta enfin sur la réflexion.

JE n'attendois qu'une femme aimable pour lui offrir mon cœur, & par malheur il en est tant que je sentis bientôt que je l'avois trouvée.

ELLE avoit nom *Témire*. Ce que j'avois déjà vu avoit trop bien réussi à me donner des personnes de son sexe une idée singulière, pour que ma déclaration ne fût pas plaisante.

JE vais vous étonner, lui dis-je, je vais même vous donner à rire: je vous aime de tout mon cœur, & ce qui vous paroîtra plus étrange encore; c'est que je

prétens, que vous m'aimiez. Je suis né tendre; mais si rendre que si, lorsque je vous ai vue, je n'eusse senti quelque chose de tout - à - fait nouveau pour moi; je croirois être né amoureux de vous: quoique mon cœur n'ait pas prévenu mes yeux; n'en refusez cependant pas l'hommage; & si vous avez à le punir; que ce ne soit de grace que de vous avoir aimée trop tard. Faites même plus, piquez - vous d'une générosité depuis long - tems pratiquée; payez d'un peu d'amour beaucoup d'amour; en honneur vous ne risquez rien; je sçais de quelle conséquence il est pour une femme d'une certaine façon, qu'on ignore de pareilles équipées. Je vous proteste que votre secret restera éternellement entre vous & moi, & vous seule dans l'univers sçauvez que vous m'aimiez, à moins que vous ne l'affichiez vous - même: car, vous ne l'ignorez point, il arrive quelquefois, qu'une femme se fait connoître, même sans qu'elle se trahisse.

QUOIQUE la forme de ma déclaration fût nouvelle, Témire n'en parut pas surprise.

SI je m'arrêtois à l'esprit qui regne dans

l'aveu que vous venez de me faire, me répondit-elle; je croirois qu'il est un mensonge heureusement rendu, & je vous punirois en vous parlant le même langage; mais quand je réfléchis à l'air, au ton qui accompagnoient vos paroles, je ne doute plus qu'elles ne soient autant de vérités, & je ne vous céle point que je me le persuade avec plaisir. L'opinion que vous avez des femmes est injuste; mais je vous le pardonne, parce qu'elle ne l'est qu'à mon égard; je sçais le secret de quelques-unes, ou plutôt je connois leur façon de penser, parce qu'elles sont mes amies, & les autres en font si peu de mystère qu'elles vous épargnent la peine de les deviner.

DANS ce bouleversement des loix & des goûts, j'ai cru qu'étant faite pour vivre dans le monde, il falloit me prêter à une corruption qui me révoltoit; vous m'avez vue dans des momens où j'étois plus enjouée que de coutume, & vous avez attribué au sentiment ce qui ne venoit que du dépit. Que vous me connoissiez mal! J'étois à mille lieues du plaisir alors, & je soupirois en secret d'être obligée de montrer de la gaieté. Hélas!

combien plus aurois-je souffert, si j'a-
vois pu lire dans votre cœur.

Vous y auriez trouvé des sentimens,
lui répondis-je, dont, quoi que vous dis-
siez, l'erreur à la mode a peut-être dimi-
nué le prix à vos yeux; mais ne permet-
tez pas que l'illusion dure plus longtems:
vous soupiriez, dites-vous, d'être obli-
gée de paroître gaie? Je vous offre des
plaisirs dont le seul défaut est de ne pou-
voir les goûter bien, parce qu'on les sent
trop. Formons entre nous une manière
de liaison inconnue; faisons renaître cet-
te conformité, cette correspondance, cet-
te volupté, dont la douceur est ignorée,
& qui n'en sera que plus sensible pour
nous.

TE'MIRE ne s'étoit pas engagée si avant
pour ne pas avancer davantage: elle se
rendit après quelques formalités d'usage,
& une faveur plus marquée me fit passer
bientôt de la sollicitation à la reconnoi-
sance.

Je n'imaginois pas qu'il fût dans l'uni-
vers de bonheur plus parfait que le mien;
mais que mon erreur dura peu!

SON changement précipité me fit sen-
tir mieux que jamais combien elle m'étoit

chere. L'excès de mon tourment sembloit m'annoncer la mort, & je la voyois venir avec plaisir. Je voulus cependant que mon dernier soupir fût une preuve d'amour; je me flatois que le spectacle de ma douleur ne lui reprocheroit pas inutilement d'en être l'unique cause; mais, hélas! je vis bien qu'on passe plutôt de l'amour à l'inflexibilité, qu'on ne revient d'une infidélité qui n'est que le pur effet de l'inconstance.

ELLE feignit d'être touchée, mais comme, quoique on en dise, l'hypocrisie coure toujours même aux femmes, quand on ne s'en promet aucun avantage; elle ne se gêna pas long-tems, & j'eus bientôt lieu d'être convaincu que les nouveaux sentimens qu'elle m'avoit témoignés, n'étoient précisément qu'une nouvelle tromperie qu'elle m'avoit voulu faire.

JE n'en eus pour cette fois que du ressentiment, & je me dédommageai de mes premiers regrets par le plaisir de la vengeance. Je composai un petit Ouvrage que je fis publier. Dans peu l'on fut si bien au fait de mon aventure, que l'Héroïne de ma pièce le devint de plusieurs Vaudevilles, & sa coquetterie en fut si

déconcertée que dans mon malheur elle dût me porter envie: car pensant comme je faisois, ce que je perdois de plus touchant étoit le plaisir d'avoir cru posséder son cœur; & il lui en coûta vingt Courtisans, qui jusqu'alors lui avoient pardonné d'être si coquette en faveur du bel air; mais qui mieux instruits de la bizarrerie de son caractère, firent de compagnie une partie de désertion sans retour. Heureuse, si elle n'avoit pas été inutilement humiliée, & qu'une aussi grande raison de se corriger eût pu la rendre plus sage.

POUR moi je me promis d'abhorrer toutes les femmes; mais l'expérience me fit connoître très-distinctement que je n'étois qu'un apprenti; & j'ai sçu depuis qu'on l'étoit long-tems quand on alloit à leur école.

COMME mon aventure avoit fait du bruit, il y eut quelques femmes qui eurent envie d'essayer d'après Témire d'un genre de plaisir si singulier pour elles; d'autres qui plus éloignées que celles-ci, d'y trouver de la vraisemblance, voulurent simplement s'assurer de la vérité. Cependant comme leurs motifs quoique différens tendoient à la même fin, elles prie-

rent toutes cette route si barue, qu'autrefois le libertinage fraya à ses favorites. Si cette périphrase est abstraite: voici le mot, elles me firent des avances.

CE n'étoit point là la route qu'il falloit suivre pour parvenir jusqu'à moi; aussi s'apperçurent-elles qu'elle étoit un moyen infallible pour me révolter, & non pas un secret pour me séduire: elles en conclurent qu'il falloit user d'une tout autre méthode, & ne voulant pas tourner leur esprit à ce genre d'invention, elles s'entinrent à des plaisirs moins pénibles.

JE n'en fus pas cependant plus tranquille. Il s'en trouva d'autres qui sur la foi d'une plus grande beauté, & d'une routine plus étudiée, se flaterent de rompre la glace dont mon cœur étoit mastiqué; mais quoiqu'elles eussent toutes cet art, ce je ne sçais quoi si propre à forcer l'indifférence la mieux retranchée, tous leurs soins eussent été inutiles si je ne les avois aidées moi-même des miens.

JE m'ennuyois de l'inutilité de mon cœur: j'avois aimé, & quand nous avons été sensibles une fois, il reste dans nous un vuide immense, que l'amour seul peut remplir. Je me déterminai donc à ne

plus résister; & comme il n'étoit pas dans mon caractère de les aimer toutes, je promis secrettement mon amour à celle qui me toucheroit le plus.

LA victoire fut long-tems douteuse. Incertain de la préférence, je sentoits que chacune me plaisoit, mais je sentoits aussi que je n'en aimois bien aucune; & je crois que pour la première fois de la vie il n'y auroit point eu de jalousie entre plusieurs femmes qui se disputent une conquête, si une nouvelle venue, peut-être la plus dangereuse de toutes, ne m'eût paru la plus aimable.

JE finis la dispute par un coup d'éclat: je me décidai ouvertement en faveur de celle-ci, dès que mes vœux le furent; & toutes les parties de mon cœur éparfes çà & là, se réunirent pour la mieux aimer; pour les autres, leur rolle finit par une catastrophe qui n'est point de leur invention: ne pouyant se faire aimer, elles prirent le parti de me haïr.

HORTENSE étoit le nom de ma nouvelle Iris: elle étoit jeune & belle, elle avoit de l'esprit, mais faux; elle étoit à la mode, & tout le monde parloit d'elle, même ceux qui ne la connoissoient pas.

On l'avoit mariée à un Fat qui l'avoit long-tems obsédée, & que de son aveu elle n'avoit épousé que pour prouver qu'il n'étoit qu'un Sot. Quoiqu'il n'y eût pas un an qu'elle eût imaginé cette manière de vengeance, lorsque je la connus, elle y avoit déjà si bien réussi qu'il eût été raisonnable de parier qu'elle y avoit pensé toute sa vie.

Je fus d'abord on ne peut pas mieux avec elle, ensuite on ne peut pas plus mal; & puis je fus comme on doit être avec ces espèces-là, quand on y a été fort bien.

Ma première passion avoit épuisé ma délicatesse, & j'étois déterminé à prier Horrense de m'en dispenser; mais heureusement on trouvoit dans son caractère je ne sçais quoi, dont le nom est perdu, qui vous mettoit tout d'un coup à votre aise.

SANS nous arrêter à un nombre de façons préliminaires plus utiles peut-être au plaisir qu'à la vraie gloire, nous passâmes rapidement aux grandes conclusions, & pendant quinze jours au moins elle se piqua d'une fidélité si irréprochable, que tous ceux qui en entendoient parler restoient pétrifiés.

ELLE avoit écarté d'auprès d'elle ces hommes dangereux, qui ne sçauroient voir d'un œil tranquille un nouveau Rival, & ne s'étoit réservée que ceux, qui ne sont jamais jaloux, ou qui le sont paisiblement; mais elle ne les avoit pas écartés de son cœur; elle s'aperçut de la difette à quoi elle s'étoit condamnée, elle ne fut pas long tems à la sentir; aussitôt elle les rappella, & la profusion fut bientôt si grande que je ne fus plus, qu'un Acteur de surabondance.

UN homme amoureux & trompé n'est pas long-tems l'un & l'autre; & j'avois un avantage sur le général, c'est qu'elle me faisoit le triste honneur de me tromper sans beaucoup d'artifice.

INSTRUIT de mon malheur, je profitai de ma pénétration; j'allai la trouver, & je lui dis: Horrense, je ne vous ferai point de reproches; je suis convaincu qu'on ne sçauroit se faire craindre d'une femme qui ne se respecte plus; écoutez-moi donc, je vous prie, & répondez-moi après, mais sans qu'il vous en coûte une feinte; j'aime mieux que vous me perciez le cœur par une sincérité cruelle, que si vous palliez mon mal par un men-

fonge , dont le charme ne pourroit pas durer.

Vous ne m'aimez plus , ou plutôt vous ne m'avez jamais aimé. Partagée entre dix personnes qui n'ont pas pris la peine de se disputer votre conquête, vous êtes dégoûtée d'une vie trop uniforme ; & entraînée autant par cette raison que par le bruit de mon aventure, vous m'avez pris comme une rocambole dont le propre est déguiser le goût.

SEDUIT par mon amour, autant que par vos yeux, je vous aimois trop, je désirois trop d'être aimé, pour me défier de vous. Vous m'assurâtes que vous m'aimiez, je le crus ; mais quinze jours s'étoient à peine écoulés, que vous ne me trouvâtes plus assez nouveau pour mériter le soin d'une imposture ; votre prétendu amour montra la corde, & mon illusion s'évanouit. Je vis bien que j'étois votre dupe ; mais voyant aussi que vous seriez inaccessible à l'impression des plaintes, je résolus de vous cacher que je l'étois. Je feignis à mon tour d'être insensible à votre procédé, & pour que vous n'imaginassiez point que c'étoit par aveuglement, je vous négligeai, je

ne vous fis plus que des politesses froides, & tout cela si naturellement, que vous vous y seriez vous-même trompée, si vous possediez moins l'art de tromper.

LE mauvais succès de ma dissimulation, me suggera de nouvelles idées. (Le dépit nous rend inventifs.) J'affectai des attentions, des assiduités, de l'amour enfin pour la Marquise de ** mais je vis bien qu'on ne gagne rien avec plus fin que soi : je plus à une femme que je n'aimois point, & je vous perdis tout-à-fait ; désespéré enfin de vous avoir perdue, je vis depuis, miné par un feu que j'attise des soins qu'il m'échape quelquefois de vous rendre ; & ne pouvant plus en supporter l'atteinte, je viens vous demander votre dernier Arrêt, ou pour l'éteindre, ou pour m'en laisser dévorer. Elle me répondit :

CHEVALIER vous méritez toute la sincérité dont je suis capable, & vous allez voir que je m'en pique, même en me jugeant à la rigueur. Je sçais que vous souffrez ; tout ce que vous faites caractérise l'amour malheureux ; vous devriez me haïr ; je ne suis cependant pas

coupable, & bien loin que j'aye des excuses à vous faire, j'ai des conseils à vous donner.

MON premier caractère étoit comme le vôtre, & je serois peut-être allée plus loin que vous dans la tendresse, si je ne m'étois obsédée pour étouffer cette excessive sensibilité: vrai monstre dans le siècle où nous vivons. Née tributaire de l'amour, je connus que je l'étois dès que je me connus; mais ma raison, ma vanité, l'exemple des autres, tout enfin, hors mon cœur, sollicita si fort ma liberté, que je me vis contrainte de me soustraire à mon propre penchant, pour finir des combats qui m'exécdoient.

IL en fut de cette abjuration, comme de celle d'une erreur grossière, on me félicita, je m'applaudis, & je fus bientôt si outrée de m'être donné un si grand ridicule que je ne crus pas pouvoir mieux le racheter, qu'en devenant une parfaite Prosélyte dans le nouveau parti que j'embrassois. J'étois encore dans le premier zèle de ma réforme, lorsque je vous vis; vous retracâtes à mon esprit les anciens préjugés, vous les renouvellâtes même dans mon cœur; je vis alors que nos premières

impressions ne s'effacent jamais; vous me plûtes, je vous aimai; mais comme si nous n'ériens foibles, qu'avant que nous soyons coupables, la faute que je venois de faire fut immédiatement suivie de la honte de l'avoir commise; je me reprochai vivement d'avoir été si facile, & ne me dissimulant pas que ce seroit vous blesser dans l'endroit le plus sensible, de rompre avec vous sans préparation; je me déterminai à vous prévenir par des caprices qui sans vous instruire à fond de mon dessein, ne fussent pourtant pas équivoques. Vous voyez donc que je ne vous ai pas trompé, puisque je vous ai aimé de bonne foi; & que si je change aujourd'hui je n'ai rien oublié pour vous le faire connoître.

HE! le serment que vous m'aviez fait, lui répondis-je, d'une constance éternelle, vous ne le comptez pour rien? Ah! il est vrai qu'un parjure en amour est une bagatelle. Enfin il est donc décidé que je n'ai plus qu'à souffrir; je vous ai promis de ne vous point faire de reproches, & vous m'en prouvez trop bien l'inutilité, pour que je l'oublie: mais permettez moi du moins les représentations.

HORTENSE, y avez-vous bien pensé?

Quoi, vos premiers désirs ont été l'ouvrage de l'amour, vous en avez goûté les plaisirs, & vous avez pu vous jeter dans cette vie si troublée, si incertaine, dirai-je, si libertine, que vous menez? Avez-vous pu préférer un enchaînement d'étourderies, de mensonges, de dissipation, de vuide, aux soins d'un amant tendre & constant? Qui sont-ils ces hommes qui ont acquis sur votre cœur un pouvoir despotique? Ils ne cherchent que leurs plaisirs, ils ne font rien que pour eux, & s'ils vous rendent des soins ce n'est que pour vous tromper, ou pour vous séduire. Moi je faisois, & j'aurois toujours fait tout pour vous, je ne voulois vous devoir qu'à vous même; je n'étois véritablement heureux que parce que je vous devois mon bonheur, & cependant ils triomphent, & je languis; ils jouissent, & je n'ai pas même le foible plaisir de pouvoir espérer. Ah! Hortense, méritiez-vous de connaître l'amour?

MA remontrance eût elle été cent fois plus pathétique, mon sort étoit jetté; elle me répondit: Chevalier, je vous plains, mais je ne peux, ni ne dois me laisser toucher. Une femme comme moi se doit des égards;

égards; je vis dans un monde où tout ce que l'on fait est épié, & je serois perdue si l'on me soupçonnoit seulement d'avoir écouté vos propos; mais je vous dois des conseils, & je vais vous les donner.

Vous servez un maître qui est un ingrat, il vous a leurré par quelques fausses douceurs, & sur la foi de ces chimères vous lui êtes asservi pour toujours. Vous le connoissez mal. Il n'y a pas de caractère plus momentané que le sien, il n'est point de récompenses plus fausses que les siennes. | Croyez-moi, l'expérience m'a acquis le droit des avis; je pensois comme vous, il faisoit ma félicité, & je croyois mon attachement pour lui immuable; mais dès qu'un nouveau jour m'a éclairée, j'ai vu que je brulois de l'encens sur un Autel déserté, que j'étois la Fable des personnes d'une certaine façon, que je cherchois des plaisirs dans le champ des soucis, des inquiétudes, & des chagrins; à peine ai-je été à l'unisson de la bonne compagnie que l'élite de ce qui la composoit est venu m'offrir les fleurs les plus belles; on a quintessencié les plaisirs pour les rendre plus dignes de moi, je n'ai plus été inquiétée que par l'embarras d'opter con-

I. Partie.

C

tre mille qui me plaisoient infiniment, & (peut-on rien ajouter à ce que je vais dire) je n'ai pu choisir le meilleur, qu'en rejetant l'excellent. Vous ne conviendrez pas de ce prodige, vous me direz que je suis folle; mais que vous parleriez un autre langage, si vous étiez moins prévenu.... La fin de cette singulière leçon répondoit fort bien à son commencement, & l'un & l'autre étoient bien dignes du maître qui me catéchisoit.

Quoiqu' il fut évident que j'aurois vainement tenté les plus grands efforts pour rallumer son amour, je voulus toutefois me donner une dernière consolation: je recueillis les chapitres de son exhortation, & j'en fis le sujet d'une Fable que je lui remis le soir même.

J'ALLAI le lendemain prendre sa réponse. Vous avez de l'esprit, me dit-elle, vous tournez fort bien une moralité; mais vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit: c'est mon dernier mot.

JE m'attendois à sa réponse, cependant elle me causa peut-être autant de surprise que de douleur. (On n'est jamais bien préparé aux injustices dont on est incapable.) J'aimois Hortense; j'al-

lois tomber à ses genoux, je fus arrêté tout d'un coup par je ne sçais quelle révolution qui se fit en moi; je sentis à l'instant le mépris le plus profond s'emparer de mon ame; si Hortense avoit été un homme, je l'eusse, je crois, jettée par les fenêtres; je la regardai attentivement, ses yeux étoient petillans, mais il étoit aisé de connoître qu'ils devoient leur plus grand éclat aux vices de son cœur: son maintien étoit l'expression de la plus impertinente ironie; Allez, lui dis-je, Madame, vous êtes la plus méprisable créature qu'un honnête homme ait à redouter, heureux qui vous connoît assez pour n'avoir plus à garantir son cœur des traits de votre méchanceté; mais que dis-je? Etes-vous encore à craindre? non, vous êtes trop méprisable; j'étois peut-être le seul homme qui ne fût point instruit du peu de précaution que l'on doit prendre contre vous.....

A ces mots, Hortense se prit à rire, & je me sauvai en courant de peur de me deshonorer par une vengeance qu'elle méritoit trop pour n'en être pas indigne.

PERSUADE^e enfin qu'un cœur tendre étoit moins encore un obstacle au bon-

heur, qu'une tache à la gloire d'un homme de qualité, & jugeant des femmes par celles que j'avois tant de raison de mépriser, je pris le parti de ne me fier plus à aucune, & de vivre avec routes précisément comme si la nature ne les avoit faites que pour servir à mes plaisirs.

CE parti entraînoit nécessairement beaucoup d'impertinence, & plus encore de fermeté. Je ne me présentois plus nulle part qu'armé de mille mauvaises plaisanteries, & d'un plus grand nombre de petites façons téméraires. On rioit quelquefois de mon impudence, cela me soutenoit; je voyois même des femmes qui entraînées par le torrent du bel air, peut-être plus que par leur caractère, n'auroient pas été fâchées que j'eusse senti qu'elles me trouvoient aimable, & que c'étoit dommage que j'eusse une aussi mauvaise opinion d'elles. Cela me soutenoit plus encore.

CEPENDANT je me trouvois à plaindre dès que je venois à m'examiner. Mon cœur étoit fait pour l'amour; (cette qualité est toujours la première que nous nous connoissons, & celle qu'il nous cou-

te le plus d'abandonner.) C'en est donc fait, me disois-je quelquefois, je ne jouirai plus de cette douce émotion que j'éprouvois à l'aspect de Témire & d'Hortense ? Mon ame sera désormais au niveau de ces ames disgraciées, qui ne sentent le prix de rien, qui ne jouissent de rien, qui croupissent dans le néant du vuide, de l'indolence & de l'épuisement. Victime de mes sens, toutes ses fonctions se termineront à les exciter à de honteux plaisirs, & peut-être à leur en tracer le plus souvent une image inutile & trompeuse. Hélas! étois-je fait pour une dégradation aussi humiliante, & le bonheur d'un homme délicat & sensible devoit-il dépendre des femmes ?

TELLES étoient les réflexions que je faisois dans les premiers jours de mon égarement, telles sont celles que font tous les jours ces hommes lâches & malheureux, que le dépit a plongés dans les erreurs de la fatuité : ils sentent qu'ils ont renoncé à la vie, en renonçant à l'amour; ils regrètent bien amèrement une volupté dont toute l'ivresse des sens ne sert souvent qu'à en faire mieux sentir la perte; ils se jugent enfin, ils jugent les

femmes, & leur ame qu'ils prostituent venge la raison, la nature, & l'amour des horreurs dont ils la rendent complice.

(JE me flate que cette courte observation fera connoître aux femmes estimables, & la justice que je leur rens, & le regret que j'ai des injustices que je leur ai faites.)

MADAME de Santal fut la premiere victime de ma misérable résolution: ce fut par elle que je commençai à devenir le Tyran de son sexe; elle ne méritoit pas à la vérité un sort plus heureux, que celui que je lui fis, mais quelque méprisable qu'elle fût, le devins-je moins moi-même en la persécutant? Non, sans doute: les vices des personnes que nous maltraitons ne sont jamais l'excuse de nos méchans procédés, quand elles ne nous ont jamais fait de mal.

MADAME de Santal étoit la catin la plus tendre, & la prude la plus audacieuse de son siècle: dans la société elle ne se permettoit rien, dans le tête à tête elle se permettoit tout; fausse, vindicative, méchante, rien ne lui coutoit que l'apparence de la retenue; sans esprit com-

me sans beauté elle avoit l'art de mettre à profit jusqu'à ses désavantages même. Confidente de ses amies, qui ne la croyoient point à craindre, elle apprenoit à leurs dépens à développer le caractère de leurs amans; & le malheur d'être quittées étoit presque toujours pour celles-ci l'effet le moins sensible de leur funeste confiance. Tout le monde méprisoit Madame de Santal, & personne qui ne la vit: les jeunes gens surtout se la disputoient; mille santés ruinées, plus de bourses encore épuisées la rendoient chaque jour plus considérable: sans moi qui eut le bonheur de faire ouvrir les yeux sur le sort qu'elle méritoit, elle seroit peut-être encore impunément détestable.

LE caractère de Madame de Santal me parut si propre à former le mien à la méchanceté, que je ne crus pas pouvoir mieux faire que de débiter par elle.

MES premiers soins furent on ne peut pas plus impertinens, conséquemment son premier ton fut celui de la plus *suprême* dignité: elle me piqua; dans mes principes me résister c'étoit m'insulter, je résolus de l'en punir. Belle leçon

pour les femmes d'une certaine façon. Si elle m'avoit tout d'un coup rendu heureux, je me serois contenté de la mépriser un peu plus que je ne faisois; mais elle fit la bégueule, elle voulut m'humilier, pouvois-je faire moins que de la perdre?

Vous voulez peut-être, lui dis-je, dans le fort de mon ressentiment, vous servir de moi pour tromper le Public sur l'opinion qu'il doit avoir de vous; mais défaites-vous au plutôt de cette fantaisie, si effectivement vous l'avez: je suis l'homme du monde qu'on peut le moins tromper, & dont conséquemment on doit le moins se servir pour tromper les autres. J'ai été élevé par des femmes, qui comme vous professoient l'art plus inutile encore qu'impardonnable de jouer la dignité; leurs ruses, leurs rigueurs, leurs faveurs même, tout en elles m'a instruit de leur fausseté; je ne crois pas plus aujourd'hui à l'amour qu'à la vertu: le tempérament est la seule chose à quoi je croye encore. Vous voyez donc qu'il est fort inutile que vous me demandiez du respect. Je ne vous découvre au reste si ingénument

ma façon de penser que parce que je suis intimément convaincu, qu'affermie dans vos principes, autant & peut-être plus encore par votre caractère que par l'habitude, elle ne peut dans le fond vous faire aucune peine.

MADAME de Santal étourdie, quoique charmée de ce que je lui disois, voulut m'interrompre; mais je sçavois qu'il ne faut jamais donner à une femme le tems de répondre qu'on ne lui ait tout dit, quand on veut la subjuguier; & je l'interrompis moi-même.

UN moment, lui dis-je, Madame, il me reste à vous dire des choses qui sont pour vous d'une importance extrême, & je suis trop dans vos intérêts pour consentir à vous les voir perdre. J'ai avancé que je ne croyois pas que ma façon de penser pût vous faire aucune peine, & j'ajoute qu'elle doit vous faire plaisir. Je vais m'expliquer.

Qu'est-ce que cette vertu & cet amour dont je nie l'existence? Que seroit le monde si on ne les avoit prudemment anéantis? Toute la terre seroit un linon éternel, c'est-à-dire, un désert effroyable, point de modes, point de spectacles;

point de petits soupers, un vuide affreux seroit à la place de ce tumulte enchanteur qui regne dans le monde : car si l'on aimoit, & qu'on eût de la vertu, il faudroit nécessairement qu'on fût constant : or (permettez-moi de personnifier un objet idéal.) Qu'est-ce que la constance ? c'est un poison qui chaque instant ralentit la vivacité de l'imagination, l'enchaîne dans sa sphere, & ne peut y parvenir sans la resserrer extrêmement ; l'imagination, une fois épuisée, ne peut plus exercer sur les sens ces fonctions précieuses d'où naissent ce goût du plaisir, cet art de le rendre délicieux, ces délires de l'ame, sans quoi la vie seroit un poids éternel ; conséquemment la constance, l'amour, la vertu seroient nos ennemis les plus épouvantables s'ils existoient encore.

MADAME de Santal, quoique séduite intérieurement par le charme qu'une femme comme elle, devoit trouver dans mes impertinens propos, eut cependant envie de me contredire ; je voyois qu'elle cherchoit des objections à me faire ; mais je voyois aussi qu'elle n'en trouvoit point dont elle fût contente. En effet,

sa situation étoit extrêmement épineuse. Au ton que j'avois pris avec elle, il ne lui étoit pas possible de se flater que je lui fisse grace. Il falloit me répondre positivement : le plus petit détour alloit l'exposer aux plus sensibles traits de ma satire ; j'étois instruit de ses aventures sans doute, puisque je lui avois parlé aussi hardiment ; conséquemment elle ne pouvoit éviter de convenir qu'elle pensoit comme moi ; & en convenir c'étoit me donner un droit incontestable sur sa personne, se déguiser au contraire, se mettre en colère, c'étoit s'exposer bien plus encore, c'étoit m'ouvrir le plus beau champ du monde aux mauvaises plaisanteries, aux procédés offensans, & aux hostilités publiques.

DANS cet embarras extrême, Madame de Santal eut le sort qu'ont presque toutes les femmes de son espèce, quand on les force à prendre un parti. Elle se détermina à celui de tous qu'elle auroit dû le moins choisir.

Vos propos, me dit-elle, ont un caractère si marqué d'impertinence, qu'il y auroit de la sottise à y répondre autant qu'à s'en offenser ; je crois même ne de-

voir point douter que dans tout ceci vous n'êtes coupable que par étourderie, & que votre intention n'a point du tout été de me manquer aussi effectivement que vous semblez l'avoir voulu faire. Cependant comme vous me paroissez disposé à de plus grandes étourderies encore, je mériterois d'en être l'objet, si je continuois à vous écouter & à vous voir désormais: ainsi, Monsieur, ayez la bonté d'oublier que vous m'avez trouvé digne d'avoir un commerce avec vous, ou si vous voulez absolument vous en souvenir, que ce soit, je vous prie, sans perdre jamais de vue le peu de ressources qu'il vous reste pour y réussir.

Je fus si piqué de sa réponse que je pris sur le champ mon parti; Vous me faites justice, lui dis-je, Madame, j'ai mérité l'arrêt que vous venez de prononcer: cependant croyez que je n'ai contre moi que les apparences, mon intention n'étoit point de vous offenser. Je suis jeune, trop neuf pour sçavoir le ton qu'il faut prendre avec chaque femme: je me suis laissé séduire par celui de tous, qui est aujourd'hui le plus à la mode; la bonté qu'en ma présence vous avez toujours eu

de pardonner mille sottises de cette espèce, à des gens peut-être plus mal intentionnés que moi, m'a plus fait illusion encore; j'ai cru que vous vous amusiez du ton que j'ai pris, & entraîné par la passion que j'ai de vous plaire, je me suis perdu auprès de vous pour avoir trop voulu m'y bien établir: voilà mon unique motif, continuai-je tendrement: si vous étiez moins prévenue j'oserois vous dire que sans la faute que j'ai fait de m'en rapporter si légèrement aux apparences, pour juger de votre façon de penser, je mériterois plus d'indulgence que de colére.

MADAME de Santal sçavoit trop combien elle étoit méprisable pour me croire sincere; mais dans ses principes il suffisoit que je le parusse pour mériter qu'elle se radoucît.

ELLE me fit cependant attendre sa réponse long-tems; j'en étois dans un étonnement extrême, parce que je lisois dans ses yeux qu'elle m'alloit être favorable, & que je ne concevois pas comment après avoir commencé aussi hardiment elle pouvoit être encore embarrassée.

JE ne sçais, medit-elle, si je dois vous croire; vous me touchez sans me persua-

der: cependant, comme il est décidé qu'on peut hazarder quelque chose, vis-à-vis des autres, quand on n'a rien à craindre de soi, je vais me conduire avec vous comme si vous me persuadiez. Quel étoit votre but dans les propos que vous m'avez tenus tantôt? Desiriez-vous seulement de me paroître aimable? aspiriez-vous à me rendre sensible? vouliez-vous le devenir vous-même, ou n'eriez-vous conduit que par l'envie de me rendre méprisable en me portant à vous accorder des choses...

N'ACHEVEZ pas, lui dis-je en l'interrompant, une phrase dont je vois que vous rougissez déjà, & qui doit naturellement couter beaucoup à une femme aussi délicate que vous me le paroissez. Mon unique motif a été de vous paroître aimable, & de vous faire prendre quelque confiance en l'envie pure que j'avois de vous rendre sensible: je vous aimois, que dis-je, je vous adorois: je ne pouvois plus vivre sans le bonheur de vous plaire, ou sans la consolation de vous persuader du moins que je méritois de vous toucher; séduit, entraîné par la sincérité de mon cœur, j'ai été vingt fois sur le point de

tomber à vos genoux , & de vous faire l'aveu de la passion la plus vive qu'on ait jamais senti ; mais toujours glacé par la crainte de vous trouver insusceptible de sentiment ou de crédulité , je mourrois du trouble qui m'agitoit , & je n'osois jamais vous l'apprendre.

Trop plein d'amour enfin pour languir plus long-tems dans cet état affreux , je n'ai plus rien vu de plus insupportable pour moi , que de vous laisser ignorer que je vous adorois ; mais trop amoureux aussi pour oser trop , je me suis condamné à la modération & à la méthode ; je vous ai examinée , vous n'avez plus rien fait que je ne l'aye sçu , que je ne l'aye réfléchi ; précaution inutile , les apparences ne m'en ont pas moins trompé. Votre enjouement que je devois ne regarder que comme l'effet de la raison , m'a paru en vous celui de la légéreté : j'ai pris pour mépris de l'amour ce qui n'avoit sa source que dans le mépris que vous faites des hommes ; plus abusé encore par les complaisances que vous sembleriez avoir pour mille Fats qui vous obsédoient , j'ai cru qu'entraînée par le torrent du jour vous n'aviez plus un cœur que pour les gens

de leur espèce, & je vous ai parlé leur langage pour obtenir que du moins vous me traitassiez comme eux.

VOILA tout mon crime, continuai-je, plus hardiment que jamais: il est grand sans doute, puis-que je serois innocent si je vous avois cru plus estimable; mais tout grand qu'il est, j'ose vous dire que le fruit que j'en vais retirer ne me laisse pas la force de m'en repentir: sans lui j'eusse peut-être ignoré longtems toutes les raisons que j'ai de vous adorer, & peut-on sentir des remors au milieu de tant d'avantages? peut-on enfin se repentir d'un crime qui rend la passion qu'on sent plus glorieuse, & l'objet qui l'inspire plus aimable?

TROP de précaution nous nuit souvent auprès des femmes. Si je n'avois honoré Madame de Santal que de la moitié des soins que je venois de prendre pour la séduire, je l'aurois sur le champ subjuguée; mais trop fausse, trop méprisable pour se flater seulement que j'étois de bonne foi, elle vit le piège que je lui tendois, & elle ne songea plus qu'à m'en punir.

J'ai annoncé des écarts, en voici un. On dit tous les jours d'un homme ordinaire,

naire, ou d'un autre qu'on veut faire passer pour tel, qu'il a l'esprit des femmes; je ne crois pas qu'on puisse plus mal s'y prendre pour remplir le dessein d'élever ou d'abaisser quelqu'un. Rien n'est si difficile que de connoître les femmes, rien n'est plus important aussi: il n'y a point de vérité plus incontestable que celle-là. On ne leur fait rien sentir, on ne leur fait rien faire, tant qu'on ne les connoît qu'imparfaitement; (car je ne mets point au rang de quelque chose, tout ce qui n'est pas solide.) Je suis effrayé du détail dans lequel je vais entrer; mais le plaisir que je me flate de trouver à la fin de ma peine, m'encourage & me console. L'aveu que je fais de mon embarras est sincère; il commence la définition des femmes, puisqu'il est une preuve de la difficulté qu'il y a à les définir, lors même qu'on les a bien connues. Mais, que dis-je? insensé que je suis! Hé, quel est l'homme qui peut se flater d'en avoir même jamais bien connu aucune? Ignoré-je, que pour parvenir à ce talent suprême il faudroit être né avec tous les défauts, & toutes les vertus des deux sexes? Ai-je donc oublié que j'ai vu en ma vie des femmes éle-

I. Partie.

D

vées par la prévention publique sur le Trône de la vertu, s'y soutenir par l'estime même des gens dont dans le fond elles méritoient le plus le mépris & la haine; & s'en précipiter par une foiblesse, dont ce qu'elles se promettoient de plus doux étoit d'étonner l'Univers. Formons un contraste. Ne me souviens-je plus que j'ai vu des Catins de la plus brillante espèce, renoncer à tout l'éclat de la grandeur, pour ne briller que par le bruit de leurs foiblesse; devenir ensuite les objets de la considération publique; retomber dans des égaremens plus marqués, plus honteux, plus inconcevables que les premiers; finir enfin la vie la plus extraordinaire par le plus tendre attachement du cœur; & laisser le monde entier incertain du jugement qu'on en devoit porter?

Qui ne connoît Almaïs, & cependant qui est-ce qui la connoitra jamais? Toute la Cour l'a eue, toute la Ville l'a; méprisée, haïe & courue, elle est peut-être heureuse toute indigne qu'elle devoit se trouver du jour qu'elle respire.

CE LIANTE avec l'air du monde le plus doux a trouvé le secret de se faire redouter des hommes, même les moins sensés,

& des personnes les plus estimables: elle a perdu d'honneur dix femmes, dont elle a rendu les amans parjures: elle est enfin aujourd'hui la terreur du libertin & de l'honnête homme, de la femme galante & de la femme respectable; je suis cependant persuadé que Céliante a naturellement le cœur bon. Quel démon l'inspire donc, me demandera-t-on? ... Celui peut-être de toutes les femmes, la vanité; qu'on lise ce qui suit sans prévention. Céliante a aimé deux fois, & deux fois elle a été quittée aussi rapidement que publiquement; elle est laide, sans son manège continuel elle ne seroit de rien, elle seroit morte au monde; elle a pardonné quelquefois, & jamais elle n'a fait de mal de gaieté de cœur: cela posé, il est, selon moi, naturel de croire que Céliante est dangereuse sans être méchante, & que sa misérable vanité qui la rend si odieuse coute peut-être moins encore à ceux qu'elle persécute, qu'à son propre cœur.

MAIS quittons les réflexions pour les faits: j'ai voulu prouver que le talent le plus difficile à acquérir étoit celui de connoître les femmes, & de les diriger, & que conséquemment c'étoit faire un bien

plus grand éloge qu'on ne croyoit d'un homme, de dire qu'il avoit l'esprit des femmes. Je m'apperçois trop tard qu'entreprendre de les définir, c'est se proposer une chose impossible; j'en demande pardon à ceux que j'ai abusé; je n'ai cependant trompé personne, puisque je me suis trompé moi-même.

J'AI dit que Madame de Santal plus offensée des soins que je venois de me donner, pour me mettre bien dans son esprit, qu'elle ne l'avoit été de mes premières impertinences, ne songea plus qu'à s'en faire raison. Le ton de respect & d'amour que j'avois fait la sottise de prendre avec elle, lui fournissoit un moyen infaillible de vengeance: elle n'avoit qu'à continuer de se montrer à mes yeux sous l'air d'une femme respectable, par-là elle étoit sûre de me faire enrager ou de se débarrasser de moi, si je n'avois pas le courage de soutenir la partie; & elle ne pouvoit manquer de persuader au Public qu'elle m'avoit dédaigné, quelque parti que je prisse.

SA réponse étoit si parfaitement relative à ses desseins, que je fus tout d'un coup au fait de sa résolution. Je fus enchanté qu'elle me donna tant de raisons de la per-

secuter; & quelque peine que je préviſſe que j'allois avoir à la réduire, je n'aurois pas voulu pour toute choſe au monde qu'elle eût été moins impudente.

Je vois, lui répondis-je, que je vous ai mal perſuadée; vous vous montreriez moins respectable ſi vous étiez moins incrédule; mais loin que je m'en plaigne, j'en ai au contraire un joye extrême: ſi vous aviez été plus facile à perſuader, je n'aurois pas eu le tems de connoître le prix de votre cœur, vous m'aimeriez peut-être déjà: il eſt vrai, mais mon bonheur, qui ſeroit plus l'ouvrage de votre ſéduction que celui de votre amour, n'auroit pas eu cette pointe, ce degré de perfection, ſans quoi la conquête d'un cœur comme le vôtre, fait plus ſentir de regrets que de plaiſirs: ainſi en refusant de me croire aujourd'hui vous me rendez ſervice. Il eſt mille plaiſirs que nous euſſions ignorés l'un & l'autre, ſi vous aviez pris plus de confiance en mon amour; parce qu'il eſt mille ſoins délicieux que j'imagine, & auxquels je n'aurois jamais penſé. Cependant, Madame, quelque fond de reſpect que vous m'inspiriez, je ne ſuis pas abſolument tranquille ſur l'état

actuel de votre cœur; j'ai des craintes, & j'ose vous les communiquer. Je suis entièrement persuadé que le Public vous a fait une injustice extrême, quand il vous a confondue dans le nombre des femmes galantes; mais n'auroit il pas dû vous placer au rang des femmes sensibles? l'amour n'est-il pas un peu la cause de la difficulté que je trouve à vous persuader? n'aimez vous pas enfin quelqu'un dont vous êtes aimée & contente; Je vous supplie d'être sensible à mes inquiétudes, & de n'en être point offensée: votre incredulité les rend sans doute bien pardonnables: vous leur devez un retour marqué de sincérité, puisque, après tout ce que je viens de vous dire, elles sont une nouvelle preuve de la vivacité de mon amour.

MADAME de Santal me rassura en femme qui entend très bien ses intérêts. Je la remerciai avec une apparence si marquée de confiance & de sensibilité. Elle avoit un tempérament si impérieux qu'elle fût à l'instant méconnoissable; je vis dans ses yeux l'image du désir le plus vif se joindre à cette sorte de trouble qui naît du regret de désirer vainement, & d'en être soi-

même la cause. Je restai quelque-tems à examiner le Spectacle qu'elle m'offroit, il me parut d'abord extrêmement plaisant; mais bientôt je sentis qu'il ne m'amusoit plus; que même il m'intéressoit, & je quittai Madame de Santal dans la crainte que l'intérêt de ses sens ne passât totalement dans les miens, & que je ne m'avilisse jusqu'à lui accorder des faveurs, qu'elle étoit même indigne d'obtenir de l'homme le plus vil.

MADAME de Santal guérie des desirs qui l'avoient si fort agitée en ma présence, commença apparemment à se repentir de ne les avoir pas réfrénés plutôt. Je l'avois si bien examinée, & je m'étois si peu mis en état de la soulager qu'elle ne pouvoit raisonnablement pas plus douter de mon mépris que de mon indifférence. Persuadée qu'elle ne se faisoit point illusion, elle ne vit point de tourmens qu'il ne lui fût permis d'employer contre moi. Elle se condamna à m'inspirer un amour véritable à quelque prix que ce fût; bien résolue de se servir de cet amour-là pour me rendre l'objet des railleries publiques.

PREUVE incontestable de la connoissance que les femmes ont de notre foiblesse,

& de la mauvaise opinion qu'en général nous méritons qu'elles ayent de nous. Si nous avions toujours assez de respect pour notre qualité d'homme, pour ne pas nous deshonorer par de certains commerces; je veux dire, si nous avions assez de raison pour ne nous attacher jamais qu'à des femmes estimables; Madame de Santal ne m'auroit pas fait l'injure de croire qu'elle pouvoit m'inspirer de l'amour; mais toujours foibles, toujours bas, toujours prêts à faire la première sottise qu'une femme habile exigera de nous; en est-il de si méprisables qu'elles ne doivent encore se flatter de nous séduire, & même de nous enflammer.

MADAME de Santal jugeoit bien du cœur d'un homme dans le fond qu'elle faisoit sur le mien; mais elle jugeoit mal de moi. Trop raisonnable ou si l'on veut trop vain pour pouvoir jamais devenir sensible pour une femme de son caractère, j'aurois même rougi de prendre des précautions contre elle.

NOUS nous conduisîmes l'un & l'autre pendant les huit premiers jours, comme deux personnes que rien ne peut détourner du parti qu'elles ont pris. Sans paro-

tre vouloir me donner des espérances, on me témoignoit cependant un peu moins de répugnance à me croire; on étoit chaque jour mise avec une nouvelle élégance; on me faisoit des questions sur mes amusemens; on se laissoit aller à la réflexion, quand j'assurois que je n'en cherchois point, & que l'amour étoit le seul objet qui pût encore me faire sentir quelque chose.

Je voyois si régulièrement Madame de Santal; je paroissois si empressé, si attendri; si uniquement occupé d'elle, je me faisois une physionomie si abatue, & des yeux si mourans que trompée par la passion qui la dévoroit, autant que par mes artifices, elle commença enfin à se flater que je devenois sensible.

L'ESPOIR de nuire est un démon chez les femmes du caractère de Madame de Santal, pour peu qu'il soit établi; je la voyois toujours hardie, toujours contraire à elle même; mais toujours également méchante: me traiter tyranniquement en public, & très-doucement dans le particulier. Chaque instant un nouveau désir de me perdre faisoit éclore un nouveau moyen d'y réussir. Le jour ne finissoit ja-

mais sans qu'elle n'eût mis en œuvre tout ce que l'amour, la coquetterie, le tempérament & la vertu, ligués ensemble pour consumer un cœur, pourroient jamais inventer de plus séduisant.

QUE ces instans de plaisir lui ont depuis coûté cher: elle a dû regréter bien amèrement une illusion, d'autant plus douce qu'elle sentoit bien qu'elle ne la méritoit pas. L'instant approche où Madame de Santal va recevoir le prix de ses forfaits. Haïe, abandonnée, bafouée de toute la terre, on va la voir tomber dans cet état de dégradation, où l'on fait horreur au libertin même, & où la mort devient un bien. Terrible, mais inutile exemple pour les Santals du jour.

J'ÉTOIS un jour seul avec Madame de Santal, & je m'y ennuyois. On annonça la Marquise de Galeas, & le Chevalier de Tritonville. Je ne connoissois l'un & l'autre que de nom, & j'en'étois pas plus connu d'eux. Il me parut que Madame de Santal leur auroit fait dire qu'ellen'étoit point chez elle, s'ils n'étoient entrés dans son appartement en même-tems que le Laquais qui les annonça: car elle pâlit en les voyant, & elle les reçut mal.

MADAME de Galeas étoit une jeune femme de dix sept ans, qui joignoit à tout l'esprit possible tous les charmes imaginables: coquette sans art, elle étoit méchante sans malice. Plus à plaindre que méprisable, plus tendre que galante, elle n'auroit peut être jamais eu deux amans à la fois, si elle étoit née moins sensible & moins belle.

TRITONVILLE étoit un Faquin, dont personne n'osoit être le parent. Une Laïs de qualité qu'il avoit bien servie, le produisit dans le monde sur la fin de ses jours, comme un homme rare; il prit d'abord assez bien; il tomba ensuite: deux Caïetes qui étoient à la mode, touchées de pitié ou de reconnoissance, le prirent sous leur protection; il revint sur l'eau & s'y entretint. Comme il n'a jamais eu l'honneur d'être de mes amis ni de mes rivaux, j'ignore ce qu'il valoit à certains égards; mais à le juger sur le nombre de ses conquêtes il étoit un serviteur impayable. Quant aux qualités de l'esprit & du cœur, Tritonville les avoit détestables. Pensant faux, parlant mal, noircissant tout le monde, sans ame pour le malheureux, sans égard pour le sage; il eût été regardé comme un

inl esq tis'noe gbnomub iol' ouellim al

monstre, s'il y avoit eu alors moins de Tritonvilles dans le monde.

APRÈS les premiers complimens, Tritonville adressa la parole à Madame de Santal du ton d'un homme à qui l'on a donné le droit d'être impertinent. (Si j'étois né aussi sot & aussi insolent que lui, je rendrois religieusement ses propos, parce qu'ils me seroient apparemment restés dans la mémoire; je promets cependant de faire mes efforts pour que cela revienne au même.) Voilà, lui dit-il, bien du tems passé sans vous, & perdu pour moi: en vérité je mène une vie bien fatigante, & c'est être bien malheureux que d'être heureux comme je le suis. Madame de Galeas commençoit à détester Tritonville, & faisoit toutes les occasions de l'humilier: En vérité, dit-elle, en me regardant comme quelqu'un qui cherche un appui, ce Tritonville est unique. A l'entendre il périt sous le poids des occupations, pas un seul moment dans toute la journée pour son pauvre petit cœur: il expire de fatigue & d'ennui; & ce qu'il y a de bien plus rare, c'est qu'il est intimement persuadé de ce qu'il dit, il ne cherche point à se faire valoir; il est de la meilleure foi du monde; ce n'est pas lui

In qui veut nous en imposer, c'est seulement sa valeté: sans elle il n'auroit pas même l'air d'un Fat.

MADAME, lui répondit Tritonville étonné, vous me parlez précisément comme feroit une femme à qui ces mêmes occupations que vous niez auroient ni: vous sçavez cependant que j'ai toujours tâché que cela ne fût point, vous sçavez même que vous m'avez permis de me flatter que j'y avois assez bien reussi. Hé bien, reprit elle en me regardant encore, trouvez vous qu'il réponde? Vous m'embarrassez, lui dis-je, Madame: pour scavoir si Monsieur vous répond, il faudroit qu'il eût la bonté de m'expliquer ce qu'il vient de vous dire, ou ce qui seroit moins embarrassant, que vous m'appriessiez vous-même si vous êtes convenus de vous parler de façon que personne ne vous entende. Bon, reprit elle, convenus; hé! à propos de quoi? Nouvel embarras pour moi, repartis-je, vous pouvez avoir plusieurs raisons de vous parler mystérieusement, dont la moins importante seroit encore d'espèce à m'interdire toute explication, & je vous prie..... Oh! ne me priez point, me répondit Madame

de Galeas, vous aurez la bonté de m'éclaircir tout ceci, ne fût-ce que pour ne point laisser à Monsieur de Tritonville de prétexte à de nouveaux galimathias. Quelle opiniâtreté, reprit le Chevalier? Hé, ne voyez-vous pas que M. nous croit bien ensemble? Madame me feroit injure si cela étoit, continuai-je un peu piqué, parce qu'elle verroit en moi une hardiesse dont je suis bien éloigné; ce n'est pas sur les propos des hommes que je juge les femmes, ce n'est pas même sur les propos que les femmes tiennent aux hommes, mes jugemens sont tous assis sur des preuves: ainsi Monsieur j'attendrai pour vous croire bien avec Madame, que Madame elle même m'ait prouvé que vous l'êtes.

J'EU S lieu d'être content de ma réponse: Tritonville se tut, & Madame de Galeas me regarda avec un air de reconnaissance, qui marquoit au moins de la satisfaction. Je commençois à prendre une sorte d'intérêt à cette femme, non pas un intérêt de cœur; je la soupçonnois d'avoir appartenu à Tritonville, cela suffisoit pour me garantir éternellement de l'amour; ce qu'elle m'inspiroit n'étoit

pas même une envie sérieuse d'avoir un commerce avec elle. C'étoit, si je ne me trompe, un simple désir de me la soumettre.

MADAME de Sanral n'avoit pris aucune part à notre petite dispute, elle n'avoit pas dit le mot; incontestable effet de la honte dont elle étoit atteinte. Tritonville lui appartenoit encore; c'est-à-dire, qu'elle appartenoit à Tritonville. Elle sçavoit le mépris profond dont j'honorais cet homme, & elle sentoit que forcée comme elle étoit de masquer son jeu devant moi, elle alloit devenir l'objet d'un million d'impertinences. Combien de raisons d'être honteuse & interdite.

QUAND la honte s'empare d'une femme méprisante, rien n'égale la rapidité de ses opérations. Madame de Sanral rendoit chaque instant cette vérité plus certaine. Parloit-elle, c'étoit si lentement, si obscurément qu'on devoit croire qu'elle même ne sçavoit pas ce qu'elle avoit voulu dire; n'interrogeant jamais elle évitoit également & les contestations & les détails, elle n'osoit ni regarder ni se laisser voir, ses yeux errans & éteints sembloient partager son trouble & sa

douleur : elle étoit dans un état enfin à faire pitié à Tritonville même.

LA conversation devint générale. Madame de Galeas toujours sûre de faire briller son esprit, quelque thèse qu'elle soutint, nous étonna mille fois en un quart-d'heure, en nous disant même des choses qui paroissoient naturelles. Tritonville toujours sot, toujours insolent, nous endormit même en calomniant. On lui demanda des nouvelles; j'en sçais mille, répondit-il qui sont à croquer; écoutez; écoutez-moi; Cidalise, cette Cidalise toujours quittée, jamais prise & jamais humiliée, vient de faire le tour le plus sanglant à mon cousin. Pourroit-on vous demander qui est votre cousin, lui dit ironiquement Madame de Galeas, en l'interrompant? Belle question, répondit-il; Desormeaux. Rien de plus étonnant que le tour qu'elle lui a joué; vous allez être confondus, pétrifiés, anéantis d'éronnement; il l'adore.

TRITONVILLE ne s'attendoit sûrement point à ce qui lui arriva, nous restâmes tous dans l'état où nous étions avant qu'il eût parlé; Madame de Galeas observa même un air plus marqué de curiosité.

riofité, dans le deſſein ſans doute de le déconcerter & de le faire taire; Comment, dir-il; vous n'êtes point confondus? Nous attendons pour l'être, lui répondit Madame de Santal, que vous nous ayez appris ce que vous nous avez annoncé de ſi extraordinaire. Hé! quoi, reprit-il, Cidalife adorée ne vous anéantit point? en vérité vous êtes d'étranges eſpèces. . . . L'apostrophe m'eût fait rire de tout autre que de Tritonville; mais je crus devoir m'en offeñſer venant de ſa part: Nous ſommes peut-être ce que vous dites, lui répondis-je froidement; mais nous n'en ſouffrons pas le reproche dans la bouche de tout le monde. Mais, Monsieur, reprit-il effrontément, concevez-vous ce que c'eſt qu'une femme comme Cidalife, que l'on adore, pour qui l'on meurt d'amour? Eſt-il rien dans le monde de ſi unique, de ſi inouï; & eſt-il étonnant que je m'étonne que vous n'en ſoyez point pétrifiés?

J'ALLOIS le traiter ſans ménagement, mais Madame de Galeas me regarda de façon à me faire entendre qu'un Faquin comme lui ne méritoit pas de troubler le plaisir qu'elle prenoit à me voir; & l'im-

I. Partie.

E

pression que me fit ce regard me désarma.

TRITONVILLE persuadé qu'il n'auroit beau jeu qu'avec Madame de Santal, s'approcha d'elle & lui dit quelques mots à l'oreille. Je profitai de l'occasion qu'il me fournissoit d'entretenir Madame de Galeas. Elle me parut contente de mon début, quoiqu'il ne fût pas de la dernière décence; autorisé par sa réponse à continuer, je crus qu'il m'étoit permis de devenir plus hardi, & je lui dis que sentant comme je faisois tout ce qu'elle valoit, j'allois être bien à plaindre de ne l'avoir pas connue plutôt. Ce que vous dites-là, me répondit-elle, est ou bien flateur ou bien desobligeant; je serois charmée que vous voulussiez m'apprendre positivement ce que vous avez voulu qu'il fût. Je ne conçois pas, repris-je, comment vous avez pu y trouver deux sens; j'ai prétendu seulement vous dire que peut-être vous étiez engagée à quelqu'un, & que dévoré comme je le suis de la passion de vous plaire, j'allois être bien malheureux de n'avoir pu donner à votre cœur les premières leçons de tendresse. Je m'étois donc

trompée, reprit tendrement Madame de Galeas ; j'avois crainct que vous n'eussiez voulu me dire que vous étiez vous-même engagé. Qu'entens-je, continuai-je vivement ? quoi ! vous prendriez déjà de l'intérêt à mon cœur, vous auriez du plaisir à penser que je peux n'aimer & ne servir que vous ? ... Je me flatte peut-être trop ; mais vous venez de m'en donner le droit, & s'il est vrai que je m'abuse, vous devez au moins me laisser une erreur qui m'enchanté.

MADAME de Santal sçavoit trop combien Madame de Galeas pouvoit nuire aux desseins qu'elle avoit sur moi, pour souffrir que nous eussions ensemble une plus longue conversation. Elle vint nous interrompre. Quoique je fusse persuadé que je n'aurois pas trouvé un grand prix dans la réponse flatteuse que j'attendois de Madame de Galeas, je fus cependant fâché d'en avoir été privé. Un regard de Madame de Santal acheva de m'aigrir. Je sentis du regret d'avoir entrepris de la ruiner dans le Public, & de ne pouvoir plus reculer. Cette réflexion me donna de l'humeur, je devins triste, impoli, & rêveur. Madame de

Santal qui crut que j'étois fâché qu'elle m'eût interrompu, & à qui cette pensée devoit naturellement donner de l'humeur aussi, me tira à part, & me demanda ce que j'avois.

JE craignis qu'elle ne m'eût deviné; & le risque que je vis que je courois de perdre toutes mes avances, si je lui laissois ses soupçons, me rendit toute l'ardeur de m'en venger.

LA façon dont Tritonville lui avoit parlé, & le tête-à-tête qu'elle venoit de souffrir qu'ils eussent ensemble devant moi, me fournissant une excuse plus que suffisante, je lui répondis que l'inégalité de l'humeur étoit une suite naturelle de l'amour malheureux; & qu'après le spectacle dont-elle venoit de me rendre témoin, elle devoit trouver tout simple que j'eusse des chagrins, & que je n'eusse pas la force de les lui cacher.

JE n'ose expliquer ce que vous me dites comme il me paroît que je le devrois, répondit-elle, parce que l'estime que vous me montrez depuis quelque-tems m'est chère, & que je m'exposerois à en découvrir le peu de réalité; mais... N'achevez pas, lui dis-je en

P'interrompant, vous n'avez pas besoin de me faire des reproches pour me rendre équitable, un seul regard de vos yeux suffit pour me ramener à la justice & au respect que je vous dois. Je vous ai supçonnée, il est vrai, d'aimer Trironville; l'avoir craint c'est en être assez puni: rendez-moi la confiance que vous commenciez à prendre en mes protestations d'estime & de vénération; & je vous jure que vous ne serez jamais plus exposée à douter de ma sincérité.

MADAME de Galeas ne désiroit rien tant, que de m'avoir inspiré du goût pour elle; il étoit naturel qu'elle eût l'œil sur ma conduite. L'air animé que j'avois eu en parlant à Madame de Santal, mes mouvemens, mes gestes, rien ne lui étoit échappé: elle avoit même entendu quelque chose de notre conversation. Elle crut que j'aimois cette femme, & que dans les propos rendres que je lui avois tenus, je n'avois eu d'autre dessein que de donner de la jalousie à Madame de Santal. Cette pensée que le juste mépris qu'elle faisoit de Madame de Santal rendoit désespérante, prit bientôt un si grand empire sur elle, qu'elle me donna

en un quart d'heure mille preuves d'indignation. Dès-lors il ne me fut plus possible de lui dire deux mots, elle parut sans me regarder, & me laissa dans une sorte de tristesse, qui me fit presque croire que je l'aimois.

Je ne pus gagner sur moi de vaincre les divers mouvemens qui m'occupoiënt; je pris congé de Madame de Santal, & je me fis remener chez moi.

J'ÉPROUVAI pendant toute la nuit, que l'homme est ce qu'il y a dans le monde de plus singulier. On se souvient que dans la conversation que j'avois eue avec Madame de Galeas, j'étois bien éloigné de sentir de l'amour pour elle, & de vouloir lui en inspirer; j'ai même dit, je crois, que mon unique dessein étoit de me la soumettre, & que le désir d'un instant de volupté n'avoit pas même de part au projet que j'en avois formé. Je ne me trompois point alors, je n'avois effectivement ni amour ni désir; mais la différence des premiers procédés de Madame de Galeas aux derniers, venoit de causer en moi une révolution subite, dont mon esprit & mon cœur étoient également la dupe. J'étois

amoureux, & je ne me croyois que piqué; j'avois une envie extrême de la revoir, & cette envie qui n'étoit causée que par la douleur de son inégalité, me sembloit être le pur effet du désir de l'en punir.

JE ne fermai pas l'œil de toute la nuit; je formai mille projets de vengeance. Je me croyois offensé, & dans l'obligation de me venger de Madame de Galeas; mon erreur alloit plus loin, je me persuadois quelquefois que je la méprisois, que je la haïssois même. Elle apprendra, me disois je, si je suis fait pour être l'objet d'une injustice, mille raisons m'engagent à l'en faire repentir: elle est femme, & elle mérite d'autant moins de ménagement qu'elle m'avoit fait oublier qu'elle l'étoit; elle sçaura que ce n'est point impunément que l'on m'inspire de vains & de honteux désirs. Je lui dois toute ma colère, puisqu'elle a osé manquer aux égards qu'elle me devoit.

JE me fis conduire le lendemain chez elle, & l'on devine tous les mouvemens qui m'agitoient. Sa porte me fut refusée; je ne pus pas croire qu'elle étoit

sortie, parce qu'il y avoit deux carrosses dans sa cour. Je fus si piqué que je faillis à passer par dessus les ordres; mais un sentiment de vanité me retint: je pensai que ce seroit me donner en spectacle au Suisse, & j'aimai mieux aller dévorer ailleurs ma douleur & ma honte.

La haine que je croyois avoir pour Madame de Galeas, redoubla celle que j'avois pour Madame de Santal; je commençai à ouvrir les yeux sur la folie qu'il y avoit à m'être chargé d'être le Don Quichote de ceux qu'elle avoit trompés; & cette réflexion m'indigna si fort contre elle, que j'allai lui demander à souper dans le dessein de lui faire publiquement les plus cruelles avanies. Heureusement pour elle je ne la trouvai point; je rentrai chez moi furieux contre ces deux femmes, & toujours trompé par la prévention où j'étois que Madame de Galeas n'étoit que l'objet de ma haine & de mon mépris.

Madame de Santal n'avoit point été la dupe de mes dernières protestations; elle avoit deviné l'intérêt qui commençoit à me faire agir auprès de Madame de Galeas; & pour ne point perdre tout

le fruit de la contrainte à quoi elle s'étoit condamnée depuis qu'elle avoit résolu de se venger de moi, elle commençoit à répandre dans le public qu'elle m'avoit dédaigné, & que j'en étois à la mort.

MA tristesse qui perçoit à travers le dépit que j'avois des procédés de Madame de Galeas, ne seroit pas peu à appuyer ses injurieux propos; ils devinrent la nouvelle du jour, & tout le monde ajoutant à ce qu'il entendoit dire tout ce qu'il imaginoit de plus propre à établir cette nouvelle comme un fait, tout le monde me crut la victime de la détestable Santal.

J'IGNOROIS ce qui se passoit, parce que n'ayant pu pendant trois jours trouver Madame de Galeas chez elle, je les avois passé presque tout entiers chez moi. Mais quels furent, grands Dieux, mon étonnement & ma fureur, quand j'appris par Madame de Galeas, elle même, le coup affreux que l'on m'avoit porté!... N'anticipons point sur l'ordre des événemens; cet endroit de ma vie mérite un détail exact, & je ne pourrois faire aucune omission qui ne fût un vol.

DEPUIS trois jours je mourois d'envie

E 5

de voir & d'accabler de reproches Madame de Galeas; l'impossibilité de la rencontrer m'avoit été si fort sensible, que je ne me connoissois plus. En proie à la plus violente agitation j'allai tâcher de me dissiper aux Tuileries le soir du troisième jour.

LA nuit commençoit à tomber. J'aperçus dans une allée de traverse Madame de Galeas, qui se promenoit seule avec un homme que je ne connoissois pas, & qui ne me parut pas avoir plus de vingt-cinq ans. Je sentis je ne sçais quel trouble à sa vue, qui ne ressembloit du tout point à celui que l'on éprouve à l'aspect de quelqu'un que l'on hait; mes jambes s'affoiblirent, je fus obligé de m'asseoir, & je choisiss un banc devant lequel il falloit qu'elle passât.

DEVORE du désir de la revoir je la regardois marcher; séduit par le son de sa voix, qu'une attention extrême me faisoit distinguer des autres, & uniquement occupé à sentir, je ne songeois pas même à m'expliquer ce que je sentois. Que de pareils momens sont doux; mais que ceux qui les suivent sont affreux quand ils ne leur ressemblent pas.

MADAME de Galeas ne m'eut pas plutôt apperçu qu'elle entra dans une autre allée, en me lançant le regard le plus méprisant. Notre cœur est un théâtre. Je sentis à l'instant toute ma prétendue colère renaitre; je devins jaloux, insolent, furieux; je l'eusse étouffée si je l'avois tenue dans mes mains.

JE volai sur ses pas, & je l'abordai avec l'air du mépris le plus profond. Elle me reçut comme quelqu'un que l'on veut méconnoître; & voyant que mon dessein étoit de me promener avec elle, elle eut l'audace de demander au jeune homme qui étoit avec elle, s'il me connoissoit, & s'il étoit de mes amis.

JE fus prêt à la traiter aussi mal qu'elle le méritoit; mais ma vanité la sauva. J'eus peur de ne pouvoir pas pousser l'effronterie aussi loin qu'elle, & je me fis la violence de prendre un ton plus doux.

JE vous demande bien pardon, lui dis-je, Madame, j'aurois juré que j'avois l'honneur d'être connu de vous; j'ai cru aborder Madame de Galeas, mais je vois mon erreur & je me retire.

MADAME de Galeas sçavoit que je passois dans le monde pour méchant, ce que

je venois de lui dire & le ton que j'avois pris lui firent tout craindre de mon ressentiment: & comme elle avoit surtout intérêt de ménager le jeune homme en question, elle se radoucit.

MAIS, me dit-elle en affectant un étonnement extrême, je crois que je suis folle; n'est-ce pas M. le Marquis de Flerval, à qui je parle, l'ami de Madame de Santal que j'ai vu l'autre jour chez elle? C'est lui-même, lui répondis-je. En vérité, reprit-elle, il n'y a que moi qui ait de pareilles distractions, peut-on ne pas reconnoître Monsieur?

CES derniers mots furent prononcés avec toute l'impertinence possible. J'ai la même chose à dire de moi, lui répondis-je; croire se tromper en vous prenant pour Madame de Galeas, est le comble de l'étourderie; mais tout est réparé, puisqu'enfin nous nous sommes reconnus.

UN peu remis du trouble qui nous avoit saisi en nous abordant, Madame de Galeas & moi, nous nous parlâmes comme deux personnes qui ne s'aiment, ni ne s'estiment, ni ne se craignent. J'appris que Milord Balzamor étoit le jeune

homme qui l'accompagnoit, & pressé par l'envie extrême que j'avois d'apprendre à vivre à Madame de Galeas, je fist tourner la conversation sur l'opinion que j'avois des femmes.

LA petite Marquise de Salmeon qui vint à passer à côté de nous dans le moment, m'ouvrit le plus beau champ du monde.

N'EST-ce pas là la petite de Salmeon, demandai-je à Madame de Galeas? Oui, me répondit-elle, c'est elle-même, & son éternel Chevalier de Guiramon. Que dites-vous, repris-je, vous appelez éternel un homme de six semaines? Oui sans doute, continua-t'elle, un homme de six semaines dont on ne fait rien, est ce qu'il y a de plus ancien dans le monde. Permettez-moi de vous répondre méthodiquement, dis-je à Madame de Galeas, la chose en vaut bien la peine; & je tâcherai que vous n'y perdiez rien. Premièrement votre principe est faux, parce qu'il est décidé qu'on fait toujours quelque chose d'un homme; mais je veux supposer qu'il ne l'est point, Hé! dites-moi, je vous prie; qui vous a appris que le Chevalier de Guiramon est si inutile à

Madame de Salmeon, que vous nous l'assurez ? Tout le monde répondit - elle. Tout le monde, repris je ? cela est faux. Il n'y a personne qui ne sçache qu'il lui sert à afficher qu'à soixante ans on peut encore l'avoir. En vérité, s'écria Madame de Galeas, voilà qui est du dernier méchant, il n'y a que vous qui ait de pareilles pensées. C'est qu'il n'y a peut-être que moi qui pense, repris-je, & voilà ce qui fait que l'on me trouve si méchant. Si j'étois moins pénétrant, plus crédule, plus facile à séduire, on diroit mille belles choses de moi ; mais je réfléchis, je doute, j'examine ; je ne flate personne, & je méprise presque tout le monde : il n'est pas étonnant que l'on me prête un caractère aussi méprisable. Les femmes, par exemple, continuai-je, tirent sur moi sans miséricorde, pourquoi cela ? Me haïssent-elles, me méprisent-elles ? point du tout ; je n'estime leurs faveurs que ce qu'elles valent, je ne crois guere à leur cœur, je ne leur prête point de vertus, c'est-à-dire, que je leur en trouve fort peu, & la justice qu'elles sont forcées de sentir que je leur rends, est précisément ce qui me les rend en apparence si défavora-

bles; je dis en apparence, parce que je suis persuadé que dans le fond elles seroient bien aise de pouvoir décemment me témoigner de la bonté.

En verité, me dit Madame de Galeas étonnée de mes propos, voilà le paradoxe le plus indéchiffrable que j'aye encore entendu. Elles tirent sur vous, & elles seroient bien aise de vous témoigner de la bonté. Je ne sçache pas qu'il puisse y avoir rien de si absurde que cette pensée.

Vous m'enchantez, lui répondis-je. Si je suis à vos yeux ce qu'il y a de plus conséquent; il faut avouer aussi que vous êtes aux miens ce qu'il y a de plus nouveau. Souffrez que je vous justifie ce que je viens d'avancer, vous y gagnerez sans doute, car puisque vous en êtes si étonnée je vois bien que vous ne connoissez pas plus votre propre cœur que celui des autres femmes. Monsieur trouvera bon, dis-je au petit Milord, en le regardant assez légèrement, que j'interrompe la conversation qu'il avoit avec vous, vous la reprendrez tantôt avec plus de plaisir, parce que vous serez en état de la rendre plus intéressante l'un & l'autre.

LE Milord ne répondit rien; la conte-

nance étoit celle d'un homme pénétré de surprise & de douleur; je compris qu'il aimoit Madame de Galeas, qu'il l'avoit cru jusqu'alors estimable; & qu'il jugeoit au ton que je prenois avec elle, qu'elle ne méritoit ni ses soins ni ses vœux.

MADAME de Galeas vit aussi tout ce que je voyois; la douleur qu'elle en eut égala le désir que j'en avois. Elle voulut quitter la promenade; mais un mouvement plus raisonnable la retint, & elle aima mieux en restant se conserver le moyen de se défendre contre ce qu'elle prévoyoit bien, que j'allois lui dire, que de me donner de nouvelles armes contre elle par un départ précipité.

Enhardi par l'avantage que je commençois à avoir sur elle, je ne gardai plus de mesures. En général, continuai-je, les femmes se rendent plus de justice qu'on ne croit: comme la plupart de leurs défauts ne sont que l'ouvrage de la foiblesse ou de la singularité, elles n'en ont presque aucun qu'elles ne connoissent, & dont elles ne sçachent mieux que personne ce qu'on en doit penser. Plus foibles que folles, & conséquemment plus inconsidérées que hardies, elles n'ont pas le
front

front de haïr un honnête homme qui les juge; souvent même elles auroient assez de probité pour l'aimer, ou pour l'estimer du moins ouvertement, si une foiblesse malheureuse ne les avoit entièrement subordonnées à ces femmes audacieuses, que la sottise des hommes a établi le modèle des autres, & qui ont réglé qu'il falloit détester quiconque auroit l'insolence de leur trouver des défauts. Vous par exemple, continuai je en m'adressant à Madame de Galeas, vous êtes le meilleur exemple que je puisse citer pour établir mon opinion. Vous avez commis en votre vie vingt injustices que votre caractère défavoit, & qu'on ne doit attribuer qu'au pouvoir tyrannique du bel air: vous ne vous étiez jamais doutée de ce que je vous dis-là, n'est-il pas vrai? Je n'en suis nullement surpris, hé! comment auriez-vous pu vous apercevoir que vous étiez injuste, vous n'imaginez pas même que vous pouviez le devenir. Trop séduite pour vous soupçonner d'erreur, tout ce que vous paroïssoit naturel; ce n'étoit pas vous qui avoit tort, c'étoit votre vanité qui vous rendoit l'esclave des sottises des au-

I. Partie.

F

tres femmes ; vous vous croyiez raisonnable & vous n'étiez que vaine , l'on vous accusoit d'être méchante & vous n'étiez que foible.

Vous voyez , poursuivis-je , animé par la confusion extrême où je jetois Madame de Galeas ; vous voyez, Madame , que quelques raisons que vous m'avez donné de me plaindre de vous ; je suis bien éloigné d'en tirer avantage ; au contraire loin que je veuille m'en venger je pousse l'équité jusqu'à vous plaindre ; oui, Madame je vous plaint, car enfin vous étiez née pour l'amour ; & pour peu qu'on soit né sensible peut-on voir sans pitié le mépris total que vous avez fait de votre caractère , peut-on penser sans douleur aux pertes considérables que vous avez faites , en sacrifiant les plus doux sentimens du cœur aux plus dangereuses illusions de l'esprit ?

IL étoit tems que je me tussé , Madame de Galeas , désespérée & anéantie par tout ce que je venois de lui dire , commençoit à me faire pitié , je prenois congé d'elle sans attendre sa réponse ; mais je fus bien étonné quand le Milord du

plus grand sang froid du monde, & sans nous dire un seul mot tira une révérence profonde, & se mit pour ainsi dire à courir.

LES femmes devinent les malheurs dont elles sont menacées à proportion qu'elles les méritent. Madame de Galeas persuadée qu'elle avoit perdu pour toujours sa petite conquête, retrouva tout son courage dans l'excès de sa douleur. Je la vis me regarder tendrement & avec une espèce de dessein de me persuader qu'elle ne songeoit nullement à me tromper.

QUE nous sommes indéfinissables ! Ce regard dont après ce qui venoit de se passer entre Madame de Galeas & moi, je n'aurois pas seulement dû prendre la peine de m'appercevoir, éteignit à l'instant ma colére & me rendit tous les sentimens que j'avois pour elle avant de l'aborder.

Vous êtes bien fâchée contre moi, lui dis-je, & j'avoue que je ne suis pas tout-à fait innocent du chagrin que je viens de vous causer ; mais, Madame, quel homme pourroit être aussi malheu-

reux par vous que je le suis, & vous le pardonner? Quel crime ai-je commis; quelle haine a si subitement succédé à ces bontés si flatteuses, dont vous m'avez honoré d'abord, pour me traiter ensuite aussi inhumainement que vous l'avez fait? Ouvrez moi votre cœur, je vous en conjure; j'atteste ce qu'il y a de plus sacré pour moi dans le monde, vous & l'amour que j'ai pour vous, que je respecterai toujours votre sincérité; donnez-moi une nouvelle raison de vous aimer toute-ma vie, en m'apprenant en quoi je suis coupable ou si c'est vous qui l'êtes; faites du moins que je puisse vous pardonner.

MADAME de Galeas persuadée par mes sermens, & plus portée à me croire qu'elle ne le croyoit peut-être elle-même, m'avoua alors qu'elle avoit eu d'abord du goût pour moi, sans le secours même des soins que je m'étois donné pour lui plaire; & qu'entraînée ensuite par la confiance qu'elle avoit cru devoir prendre en mes discours, elle avoit si bien livré son cœur aux progrès de ce goût qu'il étoit devenu de l'amour; mais que la conversation que j'avois

eue avec Madame de Santal devant elle, & le mépris deshonorant que cette femme publioit qu'elle faisoit de moi, lui avoient tellement été sensibles, qu'elle avoit pris le parti d'étouffer les sentimens que je lui avois inspirés, & qu'elle ne m'avoit traité comme elle avoit fait que pour y mieux réussir.

Quoi, m'écriai-je frappé comme d'un coup de foudre, ce monstre odieux a osé me faire un pareil outrage ? Ah ! la mort seule peut la sauver du traitement que je lui prépare, je veux qu'avant deux jours toute la terre soit un tombeau pour elle, qu'on l'abandonne, qu'on la méprise, qu'on l'abhorre ; je veux Je m'arrêtai à ces mots pour instruire Madame de Galeas des véritables raisons qui m'avoient porté à feindre de l'attachement pour cette femme.

MADAME de Galeas n'avoit pas assez mauvaise opinion de moi pour douter de ma sincérité, elle m'assura qu'elle me croyoit, & me promit que je la retrouverois telle qu'elle n'auroit jamais voulu

cesser d'être, dès que j'aurois puni l'impudente Santal.

Je ne voulus point la presser de me donner plus que des espérances, j'étois moi-même trop pressé d'exécuter un projet unique que je venois de former. Nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre, & je volai chez ma victime.

Fin de la premiere Partie.



Td 2149

(712)

ULB Halle

3

003 089 975



SB

MD 78

nc







LES
CONFESSIONS
D'UN FAT.

PAR
M. LE CHEVALIER
DE LA B***.

PREMIERE PARTIE.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DES LECTEURS.
M D C C L.

